

## Jean Cocteau, écrire et dessiner, l'opium remède

Jean Cocteau (1889-1963) n'a pas abandonné les modes d'expression qu'il a privilégiés dans son jeune âge, mais s'en est adjoint d'autres avec la maturité, créant une œuvre foisonnante et protéiforme. Dessins et poèmes, rapidement rejoints par ses premiers romans, prenant de l'envergure, se sont enrichis des rythmes et sonorités dont il soutient la mise en scène de ses pièces de théâtre, puis de ses films. Écrire, dessiner, faire de la musique, décorer une chapelle (Villefranche, Milly), faire de la poterie, de la peinture, nous pouvons nous demander ce que cette diversité traduit du rapport du sujet à l'objet. Pour introduire cette question, je citerai Erik Porge qui écrit :

Le style agit comme un poinçon, à la fois instrument pour piquer et résultat du piquage, écriture, marque certifiante. Le style est ce par quoi se poinçonne le rapport du sujet à l'objet<sup>1</sup>.

Cocteau l'appelle « la ligne » :

Qu'est-ce que la ligne ? C'est la vie. Une ligne doit vivre sur chaque point de son parcours de telle sorte que la présence de l'artiste s'impose davantage que celle du modèle. [...] Elle relève du regard, du timbre de voix, du geste, de la démarche, d'un ensemble qui compose la personnalité physique. [...] Nous l'avons déjà devinée avant qu'une musique, une peinture, une statue, un poème, nous parlent. C'est elle qui nous émeut lorsqu'un artiste décide de rompre avec le monde visible et qu'il oblige ses formes à lui obéir<sup>2</sup>.

Une autre particularité notable du lien entre cet auteur et son travail est que Jean Cocteau a regretté ses premières publications, souhaité les renier, voulant faire débiter son œuvre à partir de son roman dessiné puis écrit *Le Potomak*, publié en 1919. Dans *Opium*, il écrit :

Je n'ai pas sur la conscience beaucoup d'œuvres écrites éveillé, sauf mes livres qui précèdent *Le Potomak*, où j'ai commencé à dormir : mais j'en ai. Que ne donnerais-je pour qu'elles n'existent pas<sup>3</sup> !

Cette théorie d'une œuvre qu'il faudrait laisser être à la faveur d'un demi-sommeil trouvera aussi son expression dans sa consommation d'opium.

---

<sup>1</sup> E. Porge, *Transmettre la clinique psychanalytique, Freud, Lacan, aujourd'hui*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2005, p. 54.

<sup>2</sup> J. Cocteau, « La Difficulté d'être » [1947], in *Jean Cocteau, romans, poésies, œuvres diverses*, La pochothèque, pp. 963-964.

<sup>3</sup> J. Cocteau, « Opium, journal d'une désintoxication » [1930], in *Jean Cocteau..., op. cit.*, p.589.

En 1947, ayant quitté l'opium, il écrit :

Les mots me grisent et entraînent les idées. Elles me viennent bien mieux que dans la solitude et, souvent, un article à écrire est un supplice, alors que je parle sans effort. [...] Il s'y ajoute une crainte superstitieuse de la mise en marche que j'ai toujours peur de mal engager [...] Le papier blanc, l'encre, la plume m'effraient. Je sais qu'ils se liguent contre ma volonté d'écrire. Si j'arrive à les vaincre, alors la machine s'échauffe, le travail me travaille et l'esprit va. Mais il importe que je m'y mêle le moins possible, que je somnole à demi. La moindre conscience de ce mécanisme l'interrompt<sup>4</sup>.

S'y entend une conception du rapport entre l'artiste, l'œuvre et le temps :

Quoi ? la chose est écrite à l'avance et nous pouvons l'écrire, nous pouvons en changer la fin ? La vérité est différente. Le temps n'est pas. Il est notre pliure. Ce que nous croyons exécuter à la suite, s'exécute d'un bloc. Le temps nous le dévide. Notre œuvre est déjà faite. Il ne nous reste pas moins à la découvrir. C'est cette participation passive qui étonne<sup>5</sup>.

À cette conception d'une œuvre qui viendrait d'on ne sait où, d'une « pliure du temps », s'adjoint un évitement du rêve, de l'inconscient ? Ou plus précisément, d'une coupure entre conscient et inconscient, d'une division :

C'est pourquoi je m'efforce d'oublier mes rêves au réveil. Les actes du rêve ne sont pas valables dans la veille et les actes de la veille ne sont valables dans le rêve que parce qu'il possède la faculté digestive d'en faire des excréments. Dans le monde du sommeil ces excréments ne nous apparaissent pas comme tels et leur chimie nous intéresse, nous amuse ou nous épouvante. Mais transportés dans la veille qui ne possède pas cette faculté digestive, les actes du rêve nous barbouilleraient la vie et nous la rendraient irrespirable<sup>6</sup>.

Or l'opium brasse le passé, l'avenir, en forme un tout actuel. C'est le négatif de la passion<sup>7</sup>.

Les œuvres que Cocteau a dessinées et écrites avec puis sans opium : *Le Mystère de Jean L'oiseleur* et *Opium, journal d'une désintoxication* nous invitent à réfléchir avec le poète sur ce qui refuse de s'inscrire comme coupure en lien avec la souffrance de la perte de ses amis morts précocement. Il a pris de l'opium sur le conseil de Louis Laloy comme remède à la dépression dans laquelle l'a plongée la mort de Raymond Radiguet en 1923. Le jeune écrivain est mort de la typhoïde après quelques années de complicité d'écriture avec Cocteau qui lui était lié d'un lien passionnel. Après ce deuil, Cocteau prendra aussi appui sur la religion sur l'invite de Jacques Maritain.

L'année suivant le décès de son ami, le poète s'isole dans une chambre d'hôtel et produit une série d'autoportraits devant un miroir en fumant beaucoup

---

<sup>4</sup> J. Cocteau, « La Difficulté d'être », in *Jean Cocteau... op. cit.*, p. 865.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 887.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 897.

<sup>7</sup> J. Cocteau, « Opium... », in *Jean Cocteau... op. cit.*, p. 620.

d'opium. Il y convoque sa théorie de la création à partir d'un sommeil éveillé, devenu alors envahissant sous l'influence de l'opium :

Tout ce qui ne porte pas encore d'étiquette, tout ce qui bouge confusément au fond de nous comme les animaux aveugles de la mer monte peu à peu à ma surface. La subconscience m'est en quelque sorte devenue un état normal alors que les choses qui permettent aux hommes d'agir, de s'associer, de mordre à l'engrenage sont descendues prendre aux profondeurs vagues la place de ce qui dirige ma vie et me condamne à la solitude. Je ne m'en vante pas. Il m'arrive l'histoire des gens curieux d'un poison et qui s'intoxiquent sans se rendre compte du danger. Impossible de revenir en arrière. J'habite la mort. Elle cherche les autres dans leurs maisons. Elle me prendra dans la sienne<sup>8</sup>.

Jean Cocteau est hospitalisé une première fois pour un sevrage à l'opium en 1925. Cette première tentative de se séparer du toxique correspond avec la rupture avec Jacques Maritain.

En 1928, il entre à la Clinique de Saint Cloud pour un deuxième sevrage, il y restera quatre mois. L'année précédente, il a terminé *La Voix humaine* et écrit *Le livre blanc*, récit de son homosexualité, valorisation du sexe mâle, pour lequel il revendique l'appellation de « beau sexe » et met en scène Dargelos qui représente la beauté sauvage d'un jeune garçon. Le livre sera publié anonymement et illustré par Cocteau ultérieurement.

Ces quelques éléments biographiques ont pour objet de mettre en relief ce qui se dit, s'écrit et se dessine dans *Opium, journal d'une désintoxication* autour du processus de séparation du toxique et des résonances qu'elle engage.

Jean Cocteau fera une troisième cure en 1933, après rupture avec Jean Desbordes, puis une, fin 1940, revenu de Perpignan à Paris après la mort de son ami Marcel Khill. Dans le prolongement de cet arrêt, à peu de choses près définitif, et après avoir enduré la perte de trop nombreux amis à la fin de la deuxième guerre, il souffre d'une maladie de peau, un eczéma, qui atteint une intensité particulière pendant le tournage de *La Belle et La Bête* en 1945. C'est aussi l'année où il écrit ce poème sur la douleur : *La Crucifixion*.

Ces repères mettent en relief un nouage entre intoxication et séparation. L'opium est initié comme remède à la souffrance de la perte. Le sevrage est entrepris dans le temps d'une séparation : avec Jacques Maritain, en 1925-26, avec Jean Desbordes en 1933, et après la mort de Marcel Khill en 1940. L'atteinte de la peau du poète après l'arrêt définitif de l'opium vient questionner ce qu'il en est de la perte de ce produit remède aux coupures subjectives. Les vertus de drogue aggraveraient le mal, c'est l'habituelle double polarité du recours toxique.

Cocteau entreprend son second sevrage en 1928 dans un contexte un peu différent : il a rencontré Jean Desbordes fin 1926, et le retrouve après sa cure. Ces quatre mois seront très créatifs : *Les enfants terribles* et *Opium*, d'une

---

<sup>8</sup> J. Cocteau, *Le Mystère de Jean L'Oiseleur, monologues*, 1924, tirage limité.

texture particulière, qui déroule deux courants de pensée soutenus par deux formes graphiques : l'écriture et le dessin.

Jean Cocteau a associé dessin et écriture précocement dans ses œuvres, dès *Le Potomak*, écrit en 1913-14. Récit fantasmagique d'incorporation et de fusion. Les Eugènes, prénom qui se retrouve dans sa lignée maternelle, vont absorber le couple des Mortimer et s'en repaître. Le texte vient dans un deuxième temps : « J'ai d'abord connu les Eugènes. J'ai dessiné, sans texte, l'album des Eugènes. J'ai senti par eux le besoin d'écrire<sup>9</sup>. » Dans *Le Mystère de Jean l'Oiseleur*, le texte s'inscrit sur le dessin. Dans *Opium*, texte et dessins se séparent en deux courants de pensée concomitants :

Je relate une désintoxication : blessure au ralenti. Les dessins qui suivent seraient des cris de souffrance au ralenti, et les notes, les étapes du passage d'un état considéré comme anormal à un état considéré comme normal<sup>10</sup>.

Six semaines après le sevrage :

Depuis huit jours je ne peux plus écrire sur l'opium. Je n'en ai plus besoin. [...] Donc, j'éliminais par l'encre, et même après les éliminations officielles, il se faisait une élimination officieuse dont la fuite prenait corps, à cause de ma volonté d'écrire et de dessiner. Dessins ou notes auxquels je n'accordais qu'une valeur de franchise et qui me semblaient un dérivatif, une discipline des nerfs, deviennent le graphique fidèle de la dernière étape. La sueur, la bile précèdent quelque substance fantôme qui se serait dissoute sans laisser d'autres traces qu'une grosse dépression, si un porte-plume ne l'avait canalisée, lui prêtant volume et contour.<sup>11</sup>

Dans *Opium* toujours :

Écrire, pour moi, c'est dessiner, nouer les lignes de telle sorte qu'elles se fassent écriture, ou les dénouer de telle sorte que l'écriture devienne dessin. Je ne sors pas de là. J'écris, j'essaye de limiter exactement le profil d'une idée, d'un acte. Somme toute, je cerne des fantômes, je trouve les contours du vide, je dessine<sup>12</sup>.

Plus tard pourtant, dans *La Difficulté d'être*, il écrira :

Le principal, si notre action se divise, est de ne pas mêler nos efforts. Je ne me décide jamais pour l'une de ses branches sans m'amputer des autres. Je m'élague. Il est même assez rare que je dessine en marge d'un écrit. C'est pourquoi j'ai publié des albums de dessins qui se rapportent à mes écrits, mais point ensemble<sup>13</sup>.

... nous faisant envisager une temporalité qui mêlerait ou séparerait écrire et dessiner.

---

<sup>9</sup> J. Cocteau, *Le Potomak*, Paris, Stock 1919, dédié à Igor Stravinsky, p. 69.

<sup>10</sup> J. Cocteau, « Opium, journal d'une désintoxication », in *Jean Cocteau... op. cit.*, p. 571.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 678.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 614.

<sup>13</sup> J. Cocteau, « La Difficulté d'être », in *Jean Cocteau... op. cit.*, p. 886.

Les dessins d'*Opium*, en contraste avec les autoportraits devant un miroir, montrent ce qui se joue au niveau du corps dans le processus de séparation. De l'oiseleur, il devient L'oiseau, Jean, de sujet en quête ou en proie au désespoir de la perte, il devient, à l'orée du processus de sevrage, l'objet. S'esquisse la possibilité d'une division.

La coupure s'inscrit au niveau du corps comme mutilation, comme une blessure, une agonie, ou se décline comme absence de séparation entre corps et objets : les organes des sens, bouche, yeux, oreilles, se tendent et s'étirent sans se détacher.

Avec la prière et le vieillissement, prix dont se paye la castration, le regard s'absente, laissant les orbites vides.

L'intégrité corporelle est restaurée par la fusion entre corps et pipe à opium, il redevient souffrant si la pipe se sépare de lui :

Le fumeur fait corps avec les objets qui l'entourent. Sa cigarette, un doigt tombent de sa main<sup>14</sup>.

Le texte est d'une facture différente, après une dizaine de pages consacrées à l'opium, Jean Cocteau parle de lui, il évoque l'art, l'une ou l'autre de ses œuvres, ses amis, les écrivains et artistes qui l'entourent, y associe des réflexions sur son époque. Surgit ponctuellement un souvenir. Et il note le premier rêve : « long, coloré, depuis la cure, avec des volumes et une atmosphère générale. Intoxiqué je me rappelais un fantôme de scénario de rêve, le cadre qu'il remplissait. »

Il signale le retour du souvenir des rêves à la faveur du sevrage, lequel opère une partition entre onirisme et vie éveillée là où l'opium semait la confusion et l'interpénétration. Il se trouve que ce rêve, de plus, est un rêve ancien, récurrent, « depuis l'âge de dix ans plusieurs fois par semaine » qui a trait à la mort du père, et à propos duquel il en appelle à l'éclairage freudien, soulignant une adresse au lecteur.

Mon père, qui était mort, ne l'était pas. Il était devenu un perroquet du Pré-Catelan, un des perroquets dont le charivari reste à jamais lié, pour moi, au goût du lait moussieux. [...] Je savais que ma mère savait et ne savait pas que je savais, et je devinais qu'elle cherchait lequel de ces oiseaux mon père était devenu, et pourquoi il l'était devenu. Je me réveillais en larmes à cause de sa figure qui essayait de sourire<sup>15</sup>.

Nous pouvons toujours relever que dans ce rêve, le père perroquet ne dérange en rien le commerce entre l'enfant et sa mère. Que cette figuration converge vers les associations que le poète a faites à propos de son nom : « le coq dit deux fois Cocteau », et avec sa représentation du poète comme oiseau. Dans *Le Livre Blanc*, l'auteur attribue une homosexualité non assumée à son

---

<sup>14</sup> J. Cocteau, *Opium, journal d'une désintoxication*, in *Jean Cocteau... op. cit.*, p. 613.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 667.

père, restaurant un lien de filiation par ce trait qui s'oppose aux rumeurs supposant l'infidélité de sa femme cause du suicide de Georges Cocteau.

Mais est-il légitime de se saisir de cette invitation en l'absence de son auteur, et ne risque-t-on pas à le faire de s'égarer, privés du guide des associations du rêveur portées par un transfert ?

C'est aussi la question que je pourrais poser à Marie Jemma-Jejcic. Elle écrit dans son livre répondre à cette invitation que Jean Cocteau fait dans son œuvre aux psychiatres, invitation à découvrir un fil qui lui reste opaque, lequel relierait ses textes entre eux. Elle se donne pour tâche d'analyser l'œuvre en sa totalité, sans perdre un texte, qui ne serait pas ou plus publié. Usant de la très riche symbolique et des références à sa vie dont le poète parsème son œuvre comme d'une clé pour comprendre la structure du désir de l'écrivain articulée à son œuvre<sup>16</sup>.

L'écriture de Jean Cocteau est d'une certaine façon autobiographique. De son histoire, il fait œuvre. Des éléments s'y retrouvent, « élevés à la dignité », comme Lacan le dira de l'objet sublimé, de mythes, de symboles. L'étoile noire qui marque le signe de la mort qui affecta son père puis nombre de ses amis, devient élément de sa signature. Elle marque la tempe de son signe dans *Le sang d'un poète*. Le style de Cocteau, lui permet de mêler fiction, vie et mort, mythe et imaginaire, nous laissant une œuvre qui invite à se laisser captiver, nouant, de sa ligne, imaginaire, réel et symbolique. À serrer « l'effet de sens de la bonne façon », Lacan relève qu'il le substitue en un point précis du nœud borroméen, à l'effet de fascination : « C'est sur cette corde (au joint entre l'imaginaire et le symbolique) que glissent, que portent la plupart des effets de l'art, et c'est le seul critère qui le sépare de ce que la science, elle, arrive à coordonner<sup>17</sup>. » Il n'y en a pas moins un réel de l'effet de sens.

La richesse de l'œuvre de Cocteau ouvre sur la perspective du nouage singulier que manifeste son style. Nous pourrions en prendre la mesure différentielle avec, par exemple, ce que nous décrit Rainier Lanselle du style de Rétif la Bretonne : « Rétif n'écrit jamais, en définitive, rien que sa propre vie. Mais dans son projet d'une totale adéquation du vécu et de l'écrit [...] <sup>18</sup> » allant jusqu'à publier ses livres afin que rien n'arrête sa production, de l'écriture au livre, il en contrôle chaque étape.

Si l'œuvre se nourrit de la vie du poète, elle n'en est pas moins une production singulière qui a son autonomie propre. Jean Cocteau nous en donne lecture dans son monologue à plusieurs reprises. L'œuvre tue le poète, elle lui survit et impose ses exigences.

---

<sup>16</sup> M. Jemma-Jejcic, *Jean Cocteau ou l'énigme du désir, ce que le poète apprend au psychanalyste*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2006.

<sup>17</sup> J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire 1974-75, inédit, leçon du 11 février 75.

<sup>18</sup> R. Lanselle, « Rétif de la Bretonne, ou la folie sous presse. (S')écrire, (s')inscrire, (s')imprimer », in *Essaim* n° 16, « Des Folies et des Œuvres », printemps 2006.

Guéri, je me sens vide, pauvre, écœuré, malade. Je flotte. [...] C'est un livre qui sort, qui va sortir [...] Le travail qui m'exploite avait besoin d'opium ; il avait besoin que je quittasse l'opium ; une fois de plus je suis sa dupe. Et je me demandais : refumerai-je ou non ? Inutile de prendre un air désinvolte, cher poète. Je refumerai si mon travail le veut. — Et si l'opium le veut<sup>19</sup>.

La drogue soutient la sublimation, met à l'abri du désir :

On ne peut pas dire que l'opium, en débarrassant de toute hantise sexuelle, diminue le fumeur, car, non seulement il ne provoque aucune impuissance, mais encore il remplace cet ordre de hantises assez basses par un ordre de hantises assez hautes, très singulières, et ignorées d'un organisme sexuellement normal<sup>20</sup>.

Ce que Lacan traduira en 1975, en clôture des journées de l'AFP sur les cartels : « il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi », relevant que c'est ce moment inaugural de prise de conscience du pénis qui est à l'origine de l'angoisse de castration.

L'écrivain propose quelques explications à son besoin d'opium, nous donnant à lire d'autres figurations de l'évitement de cette angoisse :

Certains organismes naissent pour devenir la proie des drogues. Ils exigent un correctif sans lequel ils ne peuvent prendre contact avec l'extérieur ; Ils flottent. Ils végètent entre chien et loup. Le monde reste fantôme avant qu'une substance lui donne corps<sup>21</sup>

Vivre est une chute horizontale.

Sans ce fixatif une vie parfaitement et continuellement consciente de sa vitesse deviendrait intolérable. Il permet au condamné à mort de dormir.

Ce fixatif me manque<sup>22</sup>.

L'ennui mortel du fumeur guéri. Tout ce qu'on fait dans la vie, même l'amour, on le fait dans le train express qui roule vers la mort. Fumer l'opium, c'est quitter le train en marche ; c'est s'occuper d'autre chose que de la vie, de la mort<sup>23</sup>.

C'est à la surface de sa peau que s'inscrira la coupure après l'abandon de son remède :

[...]  
Une claie. Une haie debout  
d'épines. La boue  
du sommeil. Le soleil

---

<sup>19</sup> J. Cocteau, *Opium, journal d'une désintoxication*, in *Jean Cocteau... op. cit.*, p. 683.

<sup>20</sup> *Ibidem.*, p. 624.

<sup>21</sup> *Ibidem.*, p. 579.

<sup>22</sup> *Ibidem.*, p. 582.

<sup>23</sup> *Ibidem.*, p. 586.

à travers une épave de barque.  
Les huîtres les moules et autres  
coquilles mortes sur l'arbre  
foudroyé des naufrages.  
Qui je vous le demande colle  
aux vitres  
qui, cette croûte blanche  
de givre en forme  
d'écorché  
vif ?

*La Crucifixion (1945)*

Dessins de Jean Cocteau<sup>24</sup>



<sup>24</sup> Nous  
nous a au

Cocteau, qui



*Les savants ne sont pas curieux*, dit France.  
Il a raison.

★

L'opium, c'est la femme fatale, les pagodes, les lanternes ! Je ne suis pas de force à vous détromper. Puisque la science ne sait pas désunir les principes curatifs et destructeurs de l'opium, il faut bien que je m'incline. Jamais je n'ai regretté plus profondément de n'avoir pas été poète et médecin, comme Apollon.

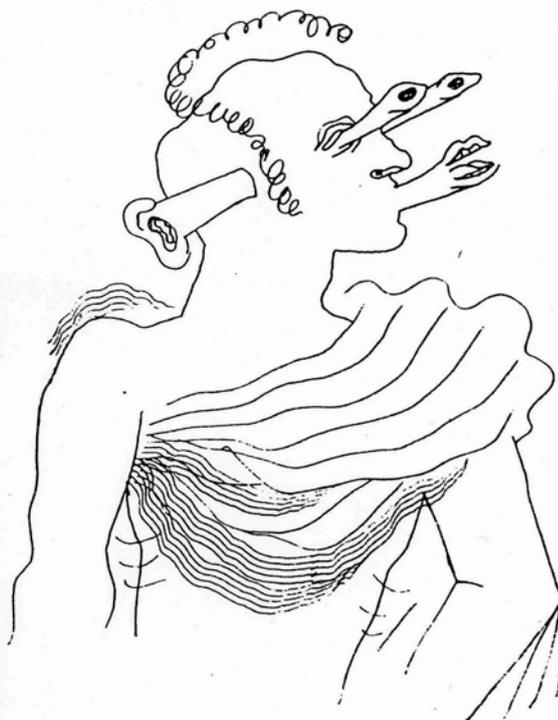
★

Nous portons tous en nous quelque chose de roulé comme ces fleurs japonaises en bois qui se déroulent dans l'eau.

\* L'opium joue le rôle de l'eau. Aucun de nous ne porte le même modèle de fleur. Il se peut qu'une personne qui ne fume pas ne sache jamais le genre de fleur que l'opium aurait déroulée en elle.

★

Ne pas prendre l'opium au tragique.  
Vers 1909 des artistes fumaient qui n'en



Jean  
St. Cloud 1928

Dites cette vérité de La Palice à un docteur, il hausse les épaules. Il parle de littérature, d'utopie, de dada du toxicomane.

Pourtant j'affirme qu'un jour on emploiera sans danger les substances qui nous apaisent, qu'on évitera l'habitude, qu'on rira du loup-garou de la drogue, et que l'opium apprivoisé adoucira le mal des villes où les arbres meurent debout.

★

L'ennui mortel du fumeur guéri. Tout ce qu'on fait dans la vie, même l'amour, on le fait dans le train express qui roule vers la mort. Fumer l'opium, c'est quitter le train en marche ; c'est s'occuper d'autre chose que de la vie, de la mort.

★

Si un fumeur abîmé par la drogue s'interroge sincèrement, il trouvera toujours une faute qu'il paye et qui tourne l'opium contre lui.

Jea  
8

geries. Roussel ne voit personne. Il ne puise qu'en lui-même. Il invente jusqu'aux anecdotes historiques. Il machine ses automates sans le moindre secours extérieur.

★

Proust, Swann, Gilberte, Balbec, me font toujours penser à Souann, d'IMPRESSIONS D'AFRIQUE, l'ancêtre des Talou, et à la phrase de LOCUS SOLUS : *Gilbert agite sur les ruines de Balbek le fameux sistre impair du grand poète Missir.*

★

Le style de Roussel est un moyen, non une fin. C'est un moyen devenu fin sous les espèces du génie, car la beauté de son style est faite de ce qu'il s'applique à dire avec exactitude des choses difficiles, ne relevant que de sa propre autorité, de ne laisser aucune ombre intrigante autour de lui. Mais comme il est une énigme et *qu'il n'a rien autour de lui*, cet éclairage intrigue encore beaucoup plus.

Si Georges de Chirico se mettait à écrire

